

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Henri ARTHUS

Médecin - Prêtre

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1922, tome 21, p. 1-7

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

## Médecin - Prêtre

Sur les champs de batailles de France, d'Italie et d'Orient parmi tant de pauvres croix témoignant des sacrifices passés, il en est beaucoup, en vérité, sur lesquelles vous liriez la courte et tragique inscription : « Médecin aide-major X..., mort pour la France ». Ceux qui dorment là ce sont des médecins de troupe, ce sont les modestes, les obscurs médecins de l'infanterie ou de l'artillerie, qui sont tombés avec les soldats dont ils partageaient tous les périls. On en a peu parlé, ils n'ont rien publié, rien fait connaître, la Science ne leur doit rien... mais eux non plus ne doivent rien à personne et quand les noms, quand les travaux de leurs confrères mieux placés seront

oubliés au fond des bibliothèques, le souvenir de leur dévouement à eux sera vivant encore chez les petits, chez les humbles soldats auxquels ils ont porté secours dans le danger.

Ils ont fait simplement un peu de bien, ils ont, dans leur carrière de médecin, choisi la meilleure part.

La guerre est loin, toutes les ambitions sont satisfaites, probablement, chacun a eu sa part de louange et de gloire... il m'est donc bien permis maintenant de rendre hommage, en tout dernier lieu, après tous les autres, à un ami, non combattant, non-valeur stratégique, mais exemple superbe que je n'oublierai de ma vie.

Le docteur B., sous les ordres duquel je servis pendant une année entière, était prêtre. Ses études médicales achevées, il était, en effet, entré au séminaire, et quand la guerre éclata, il était vicaire dans une petite ville d'Anjou, son pays. C'était un bel homme, grand et fort, au visage encadré d'une longue barbe noire. Ses yeux surtout étaient remarquables, vifs et rieurs, avec je ne sais quoi de très doux dans le regard. Au moral, le docteur était un peu moqueur, un peu taquin, assez vif d'humeur, très angevin en somme, mais on lui pardonnait volontiers ces bien petites choses pour n'apprécier que la grande bonté et les belles qualités de cet homme de cœur. Très fin, très maître de lui, très maître des autres aussi, ferme, sans aucune étroitesse d'esprit, le docteur B. savait en imposer à tous et, indépendant, farouche, sut toujours faire son devoir, envers et contre tous au besoin... son devoir de prêtre d'abord, et son devoir de médecin.

Un soir, le bataillon montait aux tranchées, pour y relever, après une attaque locale, un régiment d'assaut. Après avoir marché longtemps, sous la pluie fine, après avoir, dans la nuit, gravi des collines, dévalé des pentes, passé dans des ravins bombardés, traversé des bois,

entendu les balles claquer contre les troncs et casser des branchages, nous étions enfin parvenus au boyau conduisant en première ligne, et là, dans le couloir de terre aux parois gluantes, nous pataugions dans l'eau boueuse, le docteur cheminant devant moi dans sa grande capote au col relevé, la tête basse sous un casque trop grand.

Soudain, les Allemands déclenchent une contre-attaque violente. De toutes parts s'élèvent les fusées aveuglantes, et les feux-signaux, étoiles rouges ou vertes, boules lumineuses en grappes multicolores, cependant que le bombardement commence : c'est le féerique tableau du combat de nuit, l'horizon illuminé par les éclairs de l'artillerie ennemie, les obus éclatant partout et jaillissant du sol en bouquets de fleurs rouges ou jaunes, étranges et gigantesques, et les schrapnels fusant avec une brève lueur. Puis notre artillerie répond, un roulement sourd et continu se fait entendre, le tir ennemi s'intensifie, et la fumée épaisse des bombardements s'élève comme un brouillard, les lueurs vives se ternissent, tout s'estompe et bientôt nous sommes perdus dans l'acre nuage qui roule à ras de terre. Ça cogne, ça cogne, la terre vibre et résonne comme une enclume, des essaims de projectiles arrivent avec des hurlements sinistres et leurs détonations se pressent ininterrompues, d'autres obus passent en miaulant, tandis que le crépitement rageur des mitrailleuses perce tout ce vacarme. Quelle nuit ! misère ! dans le boyau, nous avançons lentement ; la terre et les cailloux, soulevés en trombes, retombent en grêle, le brouillard puant vous prend à la gorge, des flammes dansent sur le parapet, et des vagues d'air chaud vous plaquent contre les parois du boyau. On marche, hébété, poussant au dos de celui qui vous précède, on ne sait plus où l'on est, plus où l'on va, la tête vous sonne douloureusement et toute

la volonté est tendue, à faire mal, ... pour ne pas fuir. Un arrêt dans la marche, un homme nous croise en courant, le visage en sang, blessé léger qui se fera soigner à l'arrière ; mais à vingt mètres en avant, nous trouvons dans la tranchée un homme étendu et qui gémit, tandis que son camarade est assis à terre, muet, la tête inclinée sur la poitrine. Les brancardiers ramassent le premier et l'on fait un rapide pansement autour d'un horrible moignon. Le docteur s'est penché vers le second, puis, se relevant lentement, il ôte son casque et, dans le boyau marmité, en pleine bataille, l'abbé-docteur dit pour le petit paysan creusois, la prière des morts...

Et pourtant, cet homme n'était pas courageux, mais chez lui la conscience dominait l'instinct. Un jour, je l'ai vu hésiter à franchir un court espace dangereux, (une centaine de mètres à peine), bombardé de minute en minute, cadence lente qui permettait de passer entre deux éclatements, il hésita un moment, en proie visiblement à la peur..., puis il se domina soudain et passa... C'est l'unique faiblesse que je lui sais, et ce jour-là il n'y avait pas de blessé à soigner dans le boyau où nous étions seuls.

Maintenant, nous avons quitté les tranchées, nous sommes à l'arrière et le régiment, pour se reposer sans doute, chemine à longues étapes sur les belles routes de France. Il fait chaud, cela sent la poussière, la sueur et le vieux cuir ; en tête, une compagnie d'enragés scande le refrain d'une imbécile chanson, mais les derniers rangs sont moins fiers, ici les pieds rabotent le sol et les soldats grognent : « Si c'est pas malheureux de voir ça. On n'est plus des hommes à c't'heure, c'est pire que *le bestiau*, on lui donne à boire au moins, à nous pas. — J'te dis qu'ils veulent not' peau — mais je m'en f... », dit soudain un soldat qui se laisse tomber sur un tas de cailloux

et regarde défiler le reste de la colonne. Tout en queue du bataillon, il voit arriver le docteur, à cheval, jambes ballantes, les mains dans les poches, les rênes accrochées à son ceinturon. Il rêve, le bon docteur, les yeux perdus dans le vague, étranger totalement à cette martiale équipée, pensant peut-être à son petit presbytère d'Anjou, à ses bons paroissiens, ou peut-être encore aux petits neveux orphelins dont la guerre l'a fait seul protecteur. Il rêve à cent lieues d'ici pour sûr.

Devant le traînard, le cheval, habitué, s'arrête net, arrachant ainsi le médecin à ses douces rêveries : « Eh bien, Deniet ? — J'suis fourbu, m'sieur l'major. — Allons, un peu de courage. — N'y en a pus. — Allons, pose ton sac sur la voiture et rejoins ta section. — Merci, m'sieur l'major » ; et délesté du pesant compagnon de route, le soldat va reprendre sa place dans le rang, peut-être un peu trop vite pour un homme aussi fourbu. « Mon Dieu, disait le docteur, je préfère crever mes deux chevaux plutôt que de faire souffrir un homme pour rien... » ; et ceci dit, il repartait en pensée vers de lointaines et paisibles contrées... Cet homme n'était vraiment pas militaire !... pas militaire du tout !

En avril 1918, le docteur quitta mon régiment. Il avait demandé, une seule faveur : c'était, malgré ses 40 ans, de rester dans le bataillon dont il était le médecin et l'aumônier et dont il connaissait tous les hommes..., les bureaux lui donnèrent donc de l'avancement et un poste ailleurs, dans un autre régiment de la division ; l'inverse exactement de ce qu'il demandait... (les bureaux militaires avaient cette habitude, et l'auront sans doute toujours). Le docteur partit et je ne le revis que rarement. La division se porta sur le Piave, et là je le rencontrai un jour, à la fin d'octobre 1918. Il m'annonça que la division attaquerait bientôt, forcerait le passage du

Piave et que son régiment ouvrirait la marche. « ... Adieu, mon petit ami », me dit-il en me quittant.

Une semaine plus tard, le génie établit de nuit le pont qui permettra aux troupes de franchir le bras le plus important du Piave, les autres bras, ensablés, pouvant être passés à gué. Par trois fois, le courant emporte l'ouvrage en construction ; enfin, il est achevé malgré tout, notre artillerie commence le tir et le premier bataillon français s'engage par rangs de huit sur la passerelle, au pas de course. Au même instant, un projecteur autrichien s'allume, fouille la nuit et braque son faisceau lumineux sur le pont, éclairant la cible sur laquelle s'acharnent les mitrailleuses et les canons ennemis. Sous l'aveuglant rayon il se produit un flottement parmi les soldats, mitraillés sans merci, ils s'arrêtent, quelques-uns reculent, mais soudain on voit le vieux commandant Magor brandir son casque au bout de sa canne, passer le pont, seul, en pleine lumière, puis foncer dans la nuit vers les fusils ennemis, sans regarder s'il est suivi. Dans une clameur formidable trois bataillons se ruent à sa suite, franchissent le pont et traversent du même élan le lit du fleuve ; la vague d'assaut bouscule sur la berge un régiment ennemi et vient déferler au bord d'une sorte de falaise qui domine la rivière. Cette crête doit être enlevée, à tout prix, pour couvrir la tête de pont et déjà un second régiment accourt, ... hardi les gars, au pas de charge... ils s'engagent sur la passerelle en rangs compacts... quand un énorme obus bien placé broie quarante hommes d'un coup et ne laisse du pont que des poutrelles noircies que le courant emporte...

Dès cet instant, la partie est perdue ! car là-bas, au pied de la falaise d'où les Autrichiens le déciment, le régiment français épuisé est désormais isolé. Des pertes énormes, plus de renfort possible, peu de munitions,

derrière lui le fleuve, devant lui la falaise et l'ennemi... Alors nous, restés sur l'autre rive, impuissants, navrés... de loin, dans la nuit froide... nous entendîmes les clairons français sonner la charge... longtemps... furieusement... désespérément... puis nous ne sûmes plus rien...

Quand le jour parut, on vit que les débris du régiment avaient conquis la crête : l'offensive pouvait continuer ! Une fois de plus, dans la nuit lugubre, le docteur B. suivit ses pauvres gars. Sur le pont, gluant de sang, sur les sables et sur la berge, où se poursuivait, parmi les joncs et les saules, la hurlante, l'effroyable boucherie du corps à corps, il fut le seul à se pencher sur les mourants, le seul à recueillir leur adieu. Puis, quand on tenta cette chose insensée et qui devait réussir, quand le clairon lança les Français à l'assaut de la falaise de Valdobiaddene, il voulut suivre encore, mais soudain on le vit tournoyer sur lui-même et tomber... une torpille venait d'éclater devant lui, le tuant avec quatre de ses brancardiers.

L'offensive continuait par le pont 26 fois détruit et 26 fois reconstruit ; nos bataillons, un à un, passèrent et vinrent mordre à la plaie ouverte au flanc ennemi, jusqu'à la rendre enfin mortelle.

Quand mon bataillon, sous un bombardement effroyable parvint au pied de la falaise, le corps d'un officier y gisait au bord d'un trou d'obus... je vis des soldats le saluer, malgré l'horreur du moment, et, passant à mon tour, je reconnus le docteur B. notre ancien médecin.

Ce simple geste de pauvres soldats, à l'heure de l'attaque, quand la mort est partout, n'a-t-il pas plus de valeur que tous les récits, tous les éloges, toutes les citations ?

Pour ma part, je n'y veux rien ajouter.

H. ARTHUS, cand. méd.